

Collaboration Artistique

Marina TSVETAVEA par Chrystelle TARRY

La mise en scène est une véritable chorégraphie personnelle car la comédienne emplit l'espace de sa présence et de sa voix.

Tout est sobre (le décor : une chaise, une théière, un bol et des livres), tout cerne l'essentiel : la poésie de Marina TSVETAVEA, elle devient omniprésente et nous envoûte.

Le temps du récital poétique est bien dosé : une heure d'émotions juxtaposées au fil des poèmes choisis et revécus intensément par Chrystelle TARRY. C'est également une suite d'instantanés éternisés par la poétesse, nous sommes dans son intimité, devenons ses confidents : évocation de l'amour ou d'une scène de vie précise, - et là, la comédienne devient trois personnages bien campés à la fois -, ou encore il s'agit de pensées profondes et de l'atmosphère d'une époque historique révolue, mais c'est toujours la même voix qui nous interpelle. Parfois une musique prolonge le texte mais, inversement, le texte restitue la musique, la poursuit à son tour. Tout est dans une continuité discontinue et les poèmes s'offrent à nous contrastés, vivants, et quel bonheur quand un peu de langue russe se substitue à la traduction, le rythme originel est retrouvé, le dépaysement assuré..

Chrystelle TARRY sait retenir notre attention d'un bout à l'autre de son spectacle et c'est avec l'envie de lire la poétesse que l'on en sort. Une passion nous a été communiquée et c'est bien là le comble de l'art : bravo !

Liliane Lil, auteure

RIEN, PLUS RIEN AU MONDE

De Massimo Carlotto (traduction Laurent Lombard)

Mise en scène Vincent Puysségur avec : Nicole Mouton, Pascaline Chambon et Gilbert Gandil.

Musique originale Gilbert Gandil.

Création lumière Philippe Andrieux.

THEATRE : Le Radeau-Acte 2

Une musique en crescendo issue des profondeurs chtoniennes nous percute et la lumière éclaire la scène. Une femme, banale ménagère, apparaît. Banale ? Apparence : elle vient de tuer sa fille et nous le dit. Elle semble distante comme si l'acte horrible ne trouvait pas de résonance en elle, c'est comme une image virtuelle, là, à l'extérieur d'elle. Pourtant très vite tout bascule : un flot libératoire de paroles la submerge, nous submerge, un pêle-mêle d'émotions ininterrompues et diverses. Cette femme est la Bovary d'un quartier italien dans ce Turin du XXI^{ème} siècle. Inlassable elle raconte sa vie terne, ses rares moments de bonheur, quelques illusions de jeunesse, le passé, le présent, les frustrations encore et toujours. Plus nous avançons dans le monologue, plus ces frustrations envahissent l'espace, elle les projette sur son mari, sur ses voisins, sur le monde capitaliste comme il va,- et il va bien mal ! Tellement conforme à notre société !-. C'est alors que nous saisissons que sa fille, « la petite » comme elle dit, restait son seul espoir pour « devenir ». Se réaliser à travers son enfant, cette projection est le leitmotiv du monologue. Sur la scène, la guitare électrique de Gilbert Gandil en est l'écho. D'ailleurs la musique envoie constamment des ondes de choc pour rappeler à cette femme l'implacable quête de la célébrité à n'importe quel prix. Cette quête c'est sa vie et sa justification pour le crime qu'elle vient de commettre, c'est du moins ce qu'elle croit.

Le huis clos d'une conscience se poursuit : elle va parler aux médias c'est pourquoi elle s'y prépare devant nous et le vermouth épouse son délire. L'alcool aidant, elle critique « la petite », chante, ironise, se confesse, attaque, danse, s'affirme. Nicole Mouton fait tout cela avec une présence époustouflante.

Mais soudain...(bravo au metteur en scène) c'est une mise en abyme imprévisible dans l'espace. L'autre, une autre voix crie la vérité, la vérité qui terrasse. Deux solitudes se juxtaposent ou plutôt se superposent car nulle compréhension, nul compromis n'est possible. C'est le heurt brutal de deux paroles, de deux façons d'être et de vivre diamétralement opposées. Paradoxe ultime ! La parole de la fille jaillit au moment où nous ne l'attendions pas, une parole qui tue la mère. Et cette dernière devient à son tour toute petite, recroquevillée de souffrance dans le fauteuil rose layette, elle est face au Néant : « RIEN, PLUS RIEN AU MONDE ». La Bovary du XXI^{ème} siècle se fige dans la douleur lucide.

Un texte remarquablement profond qui suit les méandres d'une âme complexe. L'osmose est totale dans l'équipe artistique, cela se sent et c'est pourquoi elle nous offre un vrai et grand moment de théâtre. Nicole Mouton est cette femme dans les gestes, la voix, le chant, la dérision, l'ivresse, la projection obsessionnelle, les désirs inavoués ou non satisfaits, les illusions perdues, le désir d'exister même à n'importe quel prix, même dans l'horreur. La comédienne nous offre une tranche de vie. C'est une véritable performance.

Quant à nous, nous ne pouvons sortir indemnes d'une pièce si contemporaine et qui atteint psychologiquement ce qu'il y a de plus profond en nous : le mythe. Cette femme vivant sa tragédie nous interpelle : n'est-elle pas l'archétype de la Mère terrible, celle qui peut réveiller en chacun de nous un Oreste ou une Electre.

Liliane Lil, auteure

Exposition de Christian Baechler – Espace Artichaut Lyon

La nouvelle exposition de Christian BAECHLER a pour thème le cirque. Magie de l'installation du chapiteau au cœur de la cité, nostalgie de l'enfance, fête éternelle, spectacle total et féerique, la palette explose de joie avec les couleurs rutilantes des huiles et la tendresse rose et bleue des aquarelles.

Rien n'est omis ni l'aimantation de la foule des spectateurs happés par l'entrée du chapiteau écarlate qui se dresse, souverain, dans un ciel bleu sans rides.

Que dire de la piste illuminée ! S'y succèdent des jongleurs, des acrobates, des contorsionnistes, des trapézistes, des écuyères sous la caresse veloutée des projecteurs. Tous expriment la joie essentielle, l'oubli du temps, la maîtrise de soi et l'apesanteur.

Mais le leitmotiv principal c'est le clown, nous sentons ici toute l'admiration et la reconnaissance du peintre. Les clowns célèbres crèvent la toile de leur rire ENORME. Zoom sur Freddy Bario traversé par un éclairage arc-en-ciel, sur Annie Fratellini, véritable Pierrot lunaire, sur Grock qui s'avance vers nous en traînant sa chaise et sa sempiternelle valise. Zoom sur Zavatta décliné, Zavatta plus jeune, Zavatta âgé, Zavatta mélancolique et seul avec son ombre et sa trompette. Zoom sur Gelsomina sortie tout droit de la Strada, Gelsomina imitée, multipliée, stylisée selon la toile. Et puis, inconnus mais tellement présents la foule innombrable des clowns musiciens : clowns en aquarelles, à l'huile, en matière avec des dimensions diverses, mais toujours le corps et les mains animés par la Musique car ils ne font qu'un avec leurs instruments, ces derniers les révèlent : cymbales, trompettes, clarinettes, saxos, violoncelles, violons, les saltimbanques nous offrent la joie éclatante. Croqués sur le vif, ils sont parfois traqueurs derrière le rideau rouge où ils attendent pour faire une entrée fracassante.

Que dire de l'originalité de cette suite de clowns aux visages divers, variations sur le thème de la joie naïve et primaire. Clown blanc, Auguste au nez rouge, à chacun le sien, réconciliation des contraires, miroir de notre âme d'enfant, enfin retrouvée. Et avec tous ces clowns une toile inattendue, un kaléidoscope surprenant : les visages juxtaposés des spectateurs, Christian BAECHLER a su saisir les émotions circassiennes : la stupeur, le rire, l'étonnement, le multiple dans l'un.

Il rend aussi hommage dans cette exposition aux artistes qu'il aime comme Rouault ou Rostropovitch.

Avec ce thème du cirque Christian BAECHLER est plus que jamais lui-même, il nous offre généreusement un univers vibrant de couleurs, de mouvements et de musique EN PLEIN ELAN.

Liliane Lil, auteure

Sport

Exposition de Christian Baechler – Espace Artichaut Lyon

D'abord ce fusain isolé. Il faut commencer par lui, il donne la tonalité. Les motifs s'y entrelacent, la fermeté du trait dit l'élan, le dépassement de soi, l'action souveraine et le partage. Il est le « négatif » de l'exposition et il faut s'y arrêter avant d'entrer dans la ronde des tableaux où la pellicule se colore et s'anime, où chaque sport s'exprime avec son propre rythme, sa cadence, son tempo.

Coup de sifflet ! Coup d'archet !

Des voitures roulent sur le circuit dans un vrombissement écarlate. La brasse excessivement longue de la sirène Manaudou trace son sillage dans une eau turquoise. La frappe enragée de Nadal nous saute au visage. Magie de l'huile : des touches de couleur infinitésimales font deviner des cyclistes fantômatiques au premier regard, mais il faut insister car, lorsque le regard s'attarde, le peloton s'avance groupé, porteur de la même volonté tendue, il avance, n'arrête pas d'avancer droit sur nous, c'est comme un crescendo en marche. Des jockeys, quant à eux, sont lancés dans leur course, soulevés, arc-boutés, côte à côte ils foncent dans une mouvance bleue verte qui déplace une écume de poussière. La précision et le geste aristocratique du golfeur s'oppose à la puissance que rien n'arrête des joueurs de hockey, fluidité de bulldozers ambulants.

Parfois le rythme se décompose en trois temps comme sur le triptyque de Montpellier, ce sont des flashes successifs, une musique syncopée.

Plus insolite ces collages à la bombe acrylique : des célébrités surgissent transcendées par des couleurs phosphorescentes, de véritables présences à l'énergie électrique. Ici la couleur s'assimile à la musique électronique.

N'oublions pas le clin d'œil du peintre : ce grand collage envahissant l'espace qui a bien trouvé sa place au-dessus de la cheminée. Les homonymes contenus dans le titre délivrent un message criant de vérité sur le sport de toujours et le sport d'aujourd'hui !

Mais une série de toiles est à regarder en continu, celles qui chantent le rugby comme un hymne à la joie. Ici les couleurs sont franches, crues, primitives : vert, bleu, rouge, blanc, noir. Tout n'est que passion essentielle : bleu du firmament, vert de la pelouse, solidarité des hommes dans l'action, tendresse du pinceau pour le ballon ovale qui vole si haut au-dessus des joueurs comme pour perforer le ciel. Ce ballon blanc est parfois légèrement teinté de rose ou de bleu mais il reste toujours lunaire, affranchi de la pesanteur.

Là, les corps s'agglutinent et luttent dans une prise de balle pyramidale, plus loin un joueur décolle dans un saut spectaculaire aimanté par le ballon ; ailleurs, il le serre contre lui, fait corps avec lui entouré de son équipe qui renforce l'étreinte car c'est bien de solidarité qu'il s'agit. Une vraie fraternité dans l'action !

Nous reconnaissons aussi des personnalités : en blanc Walter Spanghero, le dieu du stade. Paradoxe ! Il semble s'excuser de tenir le ballon, il a l'humilité du vrai chef.

Citons aussi Chabal et Nallet sur un autre tableau mais surprise ! Leurs statures s'accommodent de la tendresse du rose qui adoucit le gris du ciel, malgré tout ils se tiennent devant nous, lutteurs tenaces, attentifs au jeu, à l'équipe. (comme d'habitude).

C'est bien une exposition signée Baechler : tout n'est que mouvement saisi sur le vif et maîtrise de la couleur. Il n'y a qu'à contempler le tableau intitulé MAGMA RUGBYTIQUE, cette mêlée, ce chaos pour voir naître une action organisée qui tend vers un but : cerner l'essence même du rugby. Oui, ronde véritable que cette exposition où chaque toile possède sa dynamique et sa vibration personnelle. Certitude : « sports » en est le thème avec ses multiples variations et nous connaissons l'amour du peintre pour le jazz.

NEW YORK ! NEW YORK !

Exposition de Christian Baechler – Espace Artichaut Lyon

Une vision colorée des gratte-ciel partant à l'assaut d'un azur reflet. Le regard monte ou descend le long des façades où tout n'est que couleur, le peintre parcourt la gamme chromatique à l'aide de sa palette, il sait comme le poète que la publicité est « la fleur de la vie contemporaine » dans les villes.

De jour ces buildings défient le ciel, immenses totems de béton, et une danse effrénée diablement bariolée se déroule à leurs pieds : là tout grouille, tout est mouvement. Christian Baechler excelle, comme toujours, à le rendre. La foule polychrome vaque à son quotidien, métro, dodo, boulot, c'est un énorme flot continu et pourtant personne ne ressemble à personne car le peintre sait croquer le détail, le geste, l'allure, l'objet et l'occupation de chacun. Il capte les rassemblements uniformes ou les groupes insolites installés sur les trottoirs, il s'attendrit sur les uns, entend leurs musiques, leurs murmures et sourit. Les notations colorées s'éparpillent significantes, véritables pulsations comme si le mouvement reprenait après un court arrêt sur image.

De nuit c'est la fée électrique qui transfigure les lieux, les gratte-ciel se métamorphosent en gigantesques sapins de Noël. Tout s'allège car le silence devient le complice de la lumière. Moment magique ! Lucioles suspendues, les millions d'yeux de la ville trouvent l'obscurité et rassurent.

Que dire de l'utilisation astucieuse du vertical et de l'horizontal ! Aux toiles qui évoquent l'ascension vertigineuse le peintre oppose celles qui découvrent la ville tentaculaire. Il associe constamment les deux formats, toile longue ou toile haute : New York, gigantesque pieuvre et New York compagne et rivale d'un ciel qu'elle éclaire. De cette alternance naît ce que Christian Baechler recherche avant tout dans sa peinture le mouvement et il réussit à rendre ainsi un formidable mouvement en avant.

A côté des aquarelles, il travaille aussi l'épaisseur des huiles pour mieux incarner la ville, l'enraciner dans la réalité et presque la sculpter lui-même.

Sur plusieurs toiles il approfondit la poésie d'un symbole : la statue de la Liberté s'avance ou recule selon la toile et l'on ne peut s'empêcher de penser aux émigrants qui la virent et embrassèrent la terre promise comme dans le film de Kazan. Le peintre s'accorde ici un face à face privilégié : des verts, des bleus à peine gris se marient et la statue surgit. Le mouvement s'arrête alors, le temps aussi. Contemplation d'un idéal, moment de grâce absolu.

Contraste ! La douleur insupportable nous bouscule avec cette toile qui hurle : choc ! Chaos ! Les couleurs se heurtent, convulsifs les traits rouges et noirs dominant, cernent les hommes, les pierres, la fumée, les cendres, la pluie de cendres. Tout s'écroule, se confond, s'aveugle, c'est le cri ultime avant le néant.

Ce 11 Septembre on le retrouvera ébauché sans le savoir dans une toile prémonitoire qui jure avec la gaieté des autres. New York triste, assombrie par des couleurs ternes comme si une épaisse fumée voulait la dérober à nos regards, New York écrasée par le couvercle d'un ciel menaçant. Vision cauchemardesque peinte 6 mois avant l'événement.

Pour finir sur une note plus optimiste, plus musicale terminons sur la toile intitulée : Blue New York. Pourquoi ce bleu ? car il domine. Un bleu dégradé à l'infini comme autant de variations sur les buildings. Relief des volumes et la ville paraît dans toute sa dimension architecturale. Son squelette, ses assises sont posés immuables. Un bleu paradoxal : couleur de l'irréalité, il apaise, mais sa froideur rend la ville inaccessible, distante. New York virtuelle, rivale du ciel et des profondeurs marines. Un bleu cerné par le blanc de la page, un blanc qui s'insinue en lui pour essayer de le déstructurer, comme si New York essayait de se dégager d'une douleur insupportable pour réaffirmer son rêve de

grandeur. Enfin un bleu couleur de nostalgie, le rêve américain se déclinant sur les registres d'une tonalité intacte : Blue New York.

Ce thème de New York offre donc à Christian Baechler une partition de choix : lignes mélodiques montantes ou descendantes, notes colorées animées d'une pulsation constante. Avec la force d'un ressenti personnel, il réussit plus que jamais à résoudre le paradoxe : rendre le mouvement en le fixant. Car tout n'est bien que mouvement dans cette démarche : variété dans l'uniformité, discontinu dans le continu, rupture de ton, - diurne, nocturne, lyrique ou tragique -, ruptures de lignes, de plans, de volumes, mosaïque de couleurs ou dégradé d'une seule. Le cœur de New York bat et en véritable amoureux du Jazz Christian nous offre des variations multiples sur la ville jusqu'au point d'orgue : BLUE NEW YORK.

Liliane Lil, auteure